NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE CITOYEN PIA;

Lue au Lycée républicain, le 29 messidor an VII, par le Citoyen SILVESTRE.

UN poëte aimable de nos jours, (1) qui joignait aux graces du style, une philosophie douce et profonde, disait qu'on ne pouvait se rendre vraiment utile, qu'en se donnant pour but unique un travail auquel on rapportait toutes ses idées et toutes ses recherches. Cette assertion est vraie sous tous les rapports, dans les arts, dans les sciences, dans les lettres; l'homme occupé d'un seul objet le rapproche ordi-

(1) Bernard de Bonnard, mort à Semur en 1784.

nairement de sa perfection, et quelque soit le but de son entreprise il a bien mérité de sa patrie. C'est en général, parce que tous les hommes veulent faire toutes les choses; qu'il y a tant de gens médiocres, et que l'esprit humain avance si lentement. Heureux l'homme de génie, dont le premier regard porte sur un objet qui tend au perfectionnement des arts utiles; plus heureux encore celui qui, semblable au philantrope recommandable dont nous allons vous entretenir, a eu pour objet de conserver des hommes précieux à la société; si comme lui sur-tout il a réussi dans sa bienfaisante entreprise.

Philippe-Nicolas PIA naquit à Paris, le 15 septembre 1721; fils d'un père qui s'était acquis une grande réputation, comme pharmacien, et comme administrateur éclairé des hôpitaux; on lui doit le rare éloge d'avoir soutenu et même ajouté à cette réputation. Dans sa jeunesse beaucoup d'application, un goût marqué pour la solitude et le travail le rendirent bientôt capable d'embrasser l'état de son père. Il ne négligea aucune des parties

qui pouvaient concourir à lui faire pratiquer sa profession avec plus de distinction, et l'art de guérir l'occupa sur-tout pendant long-tems. Nommé très-jeune à la place de pharmacien en chef de l'hôpital de Strasbourg, il trouva, dans l'insouciance des jeunes gens qui lui étaient subordonnés, des difficultés qui, le mettant dans l'impossibilité de faire le bien qu'il s'était proposé, le déterminèrent à donner sa démission; mais ses supérieurs eurent le bon esprit de la refuser, et forcé de rester à son poste, il déploya contre cette jeunesse indisciplinée la sévérité qu'il avait d'abord voulu tourner contre lui-même, et, par une réforme hardie, il parvint à rétablir l'ordre nécessaire qu'il avait jusqu'alors été impossible d'obtenir.

La paix le rendit à sa famille, et il y donna une nouvelle preuve de sa sévère équité envers lui-même, en refusant la pharmacie de son père qui lui était dès-lors offerte, et en consacrant tout son tems à des travaux opiniâtres qui devaient le rendre digne de la posséder. Il le devint bientôt en effet, et le public accoutumé

à l'exactitude scrupuleuse du père, ne se repentit pas de la confiance qu'il continua à donner au fils, dont le talent et la sagesse avaient devancé les années, et qu'il ne cessa pas un instant de mériter pendant les vingt-quatre ans qu'il consacra à cette occupation.

Mais son automne devait être marquée par des travaux d'un plus grand caractère. Nommé en 1770, à la place d'échevin de Paris, il s'ouvrit une nouvelle carrière qui fit bientôt oublier ses autres travaux, et lui assurant des droits bien fondés à la reconnaissance publique, le mit dans le cas de servir d'exemple à la postérité.

Il existait de tems immémorial un préjugé barbare, d'après lequel il était défendu sous des peines rigoureuses de tirer un noyé hors de l'eau, à moins que préalablement on eût averti un commissaire pour en dresser procès-verbal. Dans ce cas donc on se bornait à fixer le malheureux à un bateau, ou bien à sortir seulement une partie de son corps hors de l'eau jusqu'à l'arrivée de l'officier public; et lorsque

par

par sa présence, il en avait autorisé l'extraction, on se permettait alors quelques essais pour le rappeler à la vie; mais ces essais ne tendaient jamais qu'à constater la mort du noyé, et souvent ils accéléraient eux-mêmes cette mort : ils consistaient, soit à le suspendre par les pieds pour lui faire rendre l'eau qu'on le supposait avoir avalée, soit à le rouler dans un tonneau qui par de violentes contusions achevaient de le faire périr. On se persuadait d'ailleurs difficilement qu'un noyé retiré de l'eau sans connaissance, sans chaleur et sans poulx pût être rappelé à la vie.

Depuis long-tems les hommes instruits réclamaient contre une pareille insouciance et contre de semblables moyens; quelques physiciens, portant les lumières du dix-huitième siècle sur cet objet intéressant, avaient prouvé que la plupart des noyés n'avalaient dans ce cas qu'une très-petite quantité d'eau, qu'il n'en entrait que très-peu dans les poumons, et que leur mort réelle ou apparente devait être seulement attribuée à l'absence de la respiration; les Hollandais furent frappés

avant nous de ces vérités, et quelques succès dans ce genre les déterminèrent à établir une société qui fit son unique occupation de cette œuvre de bienfaisance, et qui fixa le traitement convenable contre cette espèce d'accident.

Peut-être que cette précieuse découverte eût été perdue pour la France, sans le zèle de Pia. Il jugea cet objet digne de son attention; et c'est d'après ses mémoires, ses sollicitations, ses expériences et ses recherches, que le bureau de la ville se détermina à former à Paris un établissement en faveur des noyés. Ce n'était pas assez d'avoir donné la première impulsion, il fallait quelqu'un qui réunît les moyens et se chargeât de l'exécution. Pia fut cet homme, et quel autre aurait eu assez de constance et de philantropie pour surmonter les difficultés sans cesse renaissantes dont il fut environné!

Dans le nombre des secours qu'on administre aux noyés, on est souvent obligé de leur introduire de l'air dans les poumons, et de la fumée dans les intestins;

les machines recommandées pour cet usage par différens auteurs ne réussissant pas toujours; Pia inventa de nouveaux appareils qui simplifiaient et assuraient l'opération. Pour éviter de perdre un tems précieux à la recherche des objets nécessaires, il imagina de les réunir dans une seule boëte, et rédigea une instruction simple et de la plus facile exécution, qui fut déposée avec sa boëte dans tous les corps-de-garde qui avoisinent la rivière. Il établit des surveillans pour cet objet dans tous les lieux de dépôt; il les visitait lui-même tous les jours, faisait répéter aux agens les diverses opérations sous ses yeux, et mettait à leur instruction l'exactitude la plus scrupuleuse et la plus suivie. Il entraînait le plus souvent possible les autres échevins et le prévôt des marchands dans ses visites journalières, et parvint à obtenir du bureau de la ville une médaille d'argent pour ceux qui étaient assez heureux pour rappeler un noyé à la vie.

Tant de soins ne furent pas perdus pour l'humanité; dès les huit premiers mois, Pia parvint à rappeler vingt-quatre

noyés à la vie, et il rédigea un ouvrage sur les succès obtenus par ces procédés.

Quelle jouissance pure dut éprouver cet homme bienfaisant, lorsque pour la première fois, il sentit la chaleur renaître dans un cadavre glacé; lorsqu'il se trouva en quelque sorte créateur, et que nouveau Promethée, il ralluma le flambeau de la vie dans une statue inanimée; lorsqu'il vit couler les larmes de reconnaissance d'une famille éplorée Il fut sans doute payé de tous ses sacrifices; et ce moment de bonheur est la plus belle récompense promise à ses imitateurs.

Le bruit de ses succès, l'ouvrage qu'il publia à cette époque donnèrent naissance à une foule d'établissemens semblables en France et chez l'étranger, et fournirent à Pia une correspondance qui était un hommage continuel rendu à ses utiles travaux.

Ces témoignages étaient bien faits pour soutenir son zèle, si le sujet lui-même ne lui eut pas suffi; mais plus de trois cents noyés rappelés à la vie, pendant l'espace

de dix années dans la seule commune de Paris, soutenaient assez son courage.

Les Romains décernaient une couronne civique à quiconque sauvait la vie à un citoyen dans une bataille ; une seule feuille de chêne accordée à Pia, pour chaque homme arraché à la mort, eut suffi à former sa couronne civique. Mais il n'eut point de couronne, et la conscience de ses bienfaits qui lui en servait, vint ajouter à sa douleur par l'impossibilité où il se trouva de les continuer.

Dès 1790, Pia vit qu'il n'était plus secondé ; les visites qu'il continuait dans les corps-de-garde voisins de la rivière, ne produisaient plus aucun effet, ses observations et ses reprimandes n'étaient plus écoutées ; souvent même elles étaient tournées en ridicule. Ses représentations ne furent point accueillies ; vainement il voulut encore soutenir de ses propres fonds son établissement de prédilection, il redoubla de zèle, y consacra tout son tems et une grande partie de sa fortune ; mais

les moyens lui manquèrent enfin, il succomba dans cette lutte pénible ; et sa vie consacrée à l'inaction, ne fut plus qu'une longue suite de chagrins, dont une maladie cruelle fut la suite. Il se vit à ses derniers momens privé même du nécessaire ; il fut obligé de se séparer de son vieux domestique, ancien compagnon de ses travaux, et ne trouva plus de soulagement que dans les vertus de son épouse qui joignait à une ame au-dessus du vulgaire un attachement pour son mari, qui pénétrait d'attendrissement tous ceux qui venaient visiter ce vieillard respectable. La mort enfin vint abréger ses souffrances, et il passa, le 25 floréal an 7, à cet état d'anéantissement physique auquel il avait arraché tant de victimes.

Pia avait un caractère froid et réfléchi, mais son cœur s'enflammait facilement pour la cause de l'humanité. Jusqu'à ses derniers momens, il fut occupé de son objet favori ; il passait ses matinées entières à extraire les ouvrages étrangers qui avaient rapport au soulagement des

noyés. Son livre ne le quittait jamais, il le relisait et le méditait sans cesse, et trouvait toujours quelque nouveau degré de perfection à y ajouter.

Pia était sévère dans son intérieur, il était dur pour lui-même et poussait à l'extrême l'économie dans ce qui ne regardait que lui; mais le produit de ces économies était consacré à des infortunés. On a reconnu après sa mort qu'il distribuait, chaque mois régulièrement, des aumônes à quinze ou vingt personnes, et dans sa pharmacie les pauvres avaient toujours trouvé des secours gratuits.

La plus exacte probité ne serait pas un éloge dans un tems où cette probité serait plus ordinaire; mais il n'est pas inutile aujourd'hui de dire que Pia, chargé de la construction de plus de trois mille machines fumigatoires, loin d'en faire un objet de spéculation, consacrait gratuitement ses soins à la surveillance de leur fabrication, et s'était arrangé de manière qu'il fut impossible de le soupçonner même

d'y avoir d'autre intérêt que l'extension qu'acquéraient par-là ses procédés.

Une seule considération peut suffire à donner la mesure d'utilité de cet homme bienfaisant ; depuis qu'il a abandonné cette carrière pénible, personne n'a osé suivre ses traces ; les moyens pourtant ont été rétablis, plusieurs boëtes fumigatoires sont entretenues en ce moment par le bureau central, dans les divers corps-de-garde qui bordent la rivière ; mais les citoyens qui les occupent et qui changent tous les jours ne connaissent pas l'emploi de ces machines ; quelques-uns en ignorent même l'existence, d'autres ne rougissent pas d'employer pour leur usage le tabac et l'eau-de-vie destinés aux noyés, en sorte que souvent elles restent incomplètes. A l'instant le plus urgent, il faut chercher de nouveaux moyens, il faut attendre la présence souvent tardive de l'homme de l'art ; malheur à l'imprudent ou à l'infortuné qui n'a pas su se suffire à lui-même au milieu des flots, les restes de sa vie encore un moment suspendus, s'éteignent

avec rapidité et vont se perdre dans l'éternité.

Combien pourtant doit être soigneusement préservée la vie des hommes, dont le sacrifice n'est pas absolument nécessaire à la patrie. O vous pères, instituteurs, vous sur-tout mères tendres, qui connaissez si bien le prix des sacrifices longs et pénibles qu'exige la première éducation de l'enfance; vous patriotes éclairés qui avez médité sur les probabilités de la vie humaine, et qui savez combien peu d'hommes parviennent au moment de rendre service à la société, parmi cette multitude innombrable d'êtres qui périssent presqu'avant d'avoir vécu; c'est à vous que Pia a légué son ouvrage, c'est vous qu'il charge en terminant sa vie, de suivre la carrière de bienfaisance qu'il a entreprise : votre route entière est tracée ; et s'il n'est pas donné à un seul homme de posséder son zèle et ses moyens, qu'au moins des sociétés réunies fassent de ses travaux l'objet de leurs occupations, et que ses vertus ne soient pas perdues pour la patrie.

Et toi, homme respectable, combien ton sort est digne d'envie ; tu n'as cessé d'être utile qu'en cessant d'exister ; tu meurs environné de tes bienfaits ; la postérité te rendra justice, et déjà les familles nombreuses dont tu as séché les larmes, pleurent aujourd'hui sur toi, et béniront à jamais ta mémoire.